

## **Extraits du livre : chapitres 1 à 4**

### **Chapitre 1**

#### **Destination inconnue**

Quand le train s'ébranle pour une destination inconnue, celui qui fut adulé, craint, vénéré, peut-être autant aimé que haï, ce vieux monsieur d'apparence rassurante avec sa crinière blanche fournie et bien ordonnée, avec ses lunettes rondes aux épaisses montures qui lui donnent un air professoral, ce vieux monsieur semble ailleurs. Déjà ailleurs. Comme si son voyage avait commencé il y a bien longtemps. Sa mémoire jongle avec des images et des pensées depuis qu'il a pris place dans ce wagon de voyageurs en compagnie de sa jeune femme, de son fils adoptif et de son frère. Eux aussi sont silencieux, presque figés.

Ces places dans ce compartiment confortable sont une faveur réservée à son rang, pense-t-il tout naturellement. Mais la projection dans sa tête de ce film de souvenirs en accéléré, dans un montage improbable et chaotique, le bouleverse. Il conserve intacte sa vivacité d'esprit, sa mémoire proverbiale demeure étonnante de précision, implacable. Comme s'il avait aboli toute distance entre le passé et le présent, comme si les événements d'hier avaient la même intensité que ceux qui se déroulent désormais heure après heure. Tout se mêle, s'emboîte, s'enchaîne, mais il ne perd pas le fil de son histoire.

Dans cette mosaïque de situations, d'événements, de visages, d'attitudes, il visualise toutes les nuances, des plus étranges aux plus troublantes. Il perçoit des sons, il entend ces paroles, ces cris, ces langues qui s'entrechoquent : l'allemand, le polonais, le russe, l'hébreu, le yiddish. Des lieux lui apparaissent comme des flashes : le marché Baluty, siège de l'administration allemande et juive, la place des Pompiers où il prit si souvent la parole pour convaincre, rassurer, pour imposer ses vues avec la plus profonde des convictions. Il repense à ses suppliques, à sa requête en forme de prière : « Je ne suis qu'un simple juif, pas un homme politique, un cheval de labour tirant de toutes ses forces une charrette remplie de vies humaines, je dois construire à partir de rien une administration et faire une petite ville à part entière. » Il se souvient de cette salle du n° 3 de la rue Krawiecka où il a assisté à de si beaux concerts donnés sous la baguette du chef d'orchestre Bigelman. Dans cette salle aussi, il prononça de nombreux discours, convaincu qu'il fallait persuader pour mieux entraîner. Il revoit Marysin, dans la partie nord du ghetto, avec ses jardins potagers et cette zone rurale de plusieurs hectares où sont situés l'orphelinat, l'asile des vieillards et les villas de la plupart des responsables

de l'administration juive du ghetto : ses fonctionnaires ! Le souvenir de sa résidence, rue Lagiewnicka, dans cet ancien hôpital, le déchire.

Le convoi vient de quitter Lodz. Il s'éloigne de cette banlieue de Radogosh, de sa gare, de l'avenue Zgienska où passe le tram, et que surplombe un pont en bois reliant les quartiers juifs, de l'orphelinat des Chapeliers, rue Krzyzanowski.

Ce 28 août 1944, submergé par ses souvenirs, il a pourtant une certitude : il ne reverra pas Lodz. Il sait que les Russes approchent. Il sait aussi que les Allemands ont engagé la destruction finale et définitive du ghetto : ils veulent faire le ménage pour préserver l'avenir, se débarrasser de toutes les traces de si longues années d'horreur, purger la ville des témoins et des survivants. Balayer. Tout. La clairvoyance pour mieux dissimuler.

À cette idée, son visage se crispe, insensiblement : il veut dominer ses émotions. Il pense à l'impensable. À cette terrifiante folie humaine qui nourrit la panique. Ni le temps des regrets, ni celui des remords. Il connaît bien cette déraison, ces dérèglements sans limites. Ces convulsions de l'esprit, il le sait, sont le propre de l'homme, sa condition, une donnée de naissance, comme un boulet qu'il traîne tout au long de sa vie. Il revoit tous ces détraqués, ces fous furieux, ces déments, leurs visages, leurs regards, leurs gestes. Gravés dans son esprit pour l'éternité. Tout remonte à la surface dans un chaos de sensations violentes, blessures encore ouvertes, cicatrices ineffaçables, souffrances étouffées, douleurs enfouies. La torture permanente de sa pénétrante lucidité.

Il revit ce vendredi 8 septembre 1939 : c'est par une journée calme que débute le drame. Les Allemands arrivent à Lodz, accueillis par les manifestations de joie de leurs compatriotes. La ville, en un instant, adopte des couleurs de ville allemande, de ville nazie. La population d'origine germanique ne compte pas moins de soixante mille personnes. Avec le bruit des chars et le déploiement des soldats, le sentiment nationaliste et antisémite va pouvoir s'épanouir sans contrainte. Le terrain est fertile : depuis des années, le Juif est un bouc émissaire commode, fauteur de crises, pilleur de l'économie, responsable de la guerre, initiateur de l'idéologie communiste. L'Église catholique le peint sous les traits d'un bolchevique, d'un athée, d'un traître à la patrie, d'un proxénète. Dans les années 1930, Lodz, comme Varsovie, Kielce et d'autres villes encore, est le théâtre d'émeutes anti-juives, de pillages de magasins appartenant aux accapareurs, de pogroms. Une tradition polonaise, tant l'antisémitisme a de lointaines racines dans ce pays qui compte la moitié des Juifs d'Europe au XVIII<sup>e</sup> siècle. Cet État tantôt tiré vers l'ouest, tantôt vers l'est, est depuis deux siècles l'enjeu de partages et de fracturation, les deux guerres mondiales ont amplifié ces cassures. Une fragmentation

du territoire, source de toutes les tensions. Le Juif a toutes les caractéristiques du responsable et coupable parfait de ces épreuves. Il est différent. Une religion à part qui a crucifié le Christ. Une culture, une langue, des fêtes, une façon de se vêtir, une vie repliée sur une communauté fermée. Tout le distingue : « Ils ne sont pas pareils que nous les Polonais. » Plus qu'inconciliables, dissemblables et antinomiques. Des ennemis de l'intérieur. L'arrivée des Allemands, forts de leur victoire militaire, n'a fait que légitimer un sentiment populaire dominant et lui donner encore plus de moyens pour amplifier des pratiques violentes d'exclusion.

Le vieil homme se souvient des mots de ce directeur du ministère de l'Intérieur recevant une délégation de la communauté juive : « Tout le monde est aujourd'hui antisémite en Pologne. Nous ne pouvons pas assigner un policier à chaque Juif et nous n'avons pas l'intention de pendre nos jeunes parce qu'ils sont antisémites. » Au fil des mois, les interdits se multiplient. En 1937, les syndicats professionnels des médecins et avocats polonais n'accueillent plus dans ses rangs que les chrétiens. L'idée d'émigration, d'émigration forcée, de bannissement, de déportation, se propage inexorablement.

C'est pourquoi ce 8 septembre résonne dans sa tête comme le fracas d'une rupture majeure, première et irrémédiable. Depuis ce jour s'est installée en lui la peur que se reproduisent en Pologne les violences initiées dans les années 1930 en Allemagne : les membres de son peuple, des sous-hommes, les *untersmenschen*, sont voués par l'État nazi à la mort. Très vite, il va ainsi décider que la mémoire de tout ce qui surviendra, de tout ce qu'il fera, devra être conservée pour les temps futurs, pour l'Histoire. Ainsi, dès le 17 novembre 1940, il fera le choix, ferme et résolu, d'imposer la création des Archives des Doyens des Juifs. Tout y sera. Tout, vraiment tout. Il léguera aux générations à venir le compte rendu d'une vie consacrée à sa communauté. Il a insisté sur la nécessité de n'omettre aucun détail, il a fixé les objectifs, exigé de la méthode.

Dans un éclair de satisfaction, il se souvient des mots que lui a écrits il y a plusieurs années la mère d'une petite fille de trois ans, Anulka Kreppel. Oublié le train, gommée cette campagne qui défile dans l'obscurité de la nuit... « Nous sommes encore petits, nous ne savons pas écrire, mais nous voulons t'adresser nos vœux les plus sincères. Que vive le Président encore longtemps, longtemps, et que les enfants te surnomment notre père bien-aimé, car tu protèges tes enfants dans le ghetto, que les gens le sachent dans le monde entier ! » Ce compliment touche le cœur du père qu'il n'a jamais pu être. Et c'est bien l'enfance, cette innocence perdue au cœur de ces années de guerre et de fureur, qui concentre tous les espoirs de ce grand-père idéal.

Régulièrement, la locomotive crache sa fumée charbonneuse. Le train poursuit sa route, et lui son errance dans le passé. Brûlants, des souvenirs l'accablent, comme cette première exécution publique au cours d'un mois de février particulièrement glacial. Seuls les malades ont été dispensés d'assister à la scène sur la place Bazar. Les autres, nombreux, sont serrés, frigorifiés, apeurés. Ils fixent la potence dressée au milieu de la place. À 10 h 30, le supplicié, portant les fers, livide et le regard perdu, demande qu'on l'épargne. Le bourreau lui met la corde au cou. Le corps se balance. Des hommes commencent alors à réciter le Kaddish, la prière pour l'âme des morts. Le vieil homme conserve l'image de ce corps suspendu à cette corde, de ce balancement, de cet abominable et interminable balancement. Regards éteints, yeux perdus, sans horizon, de la femme du condamné et de sa fille.

Dans cette foule défaite et hagarde de près de huit mille personnes, beaucoup connaissent celui que l'on vient d'exécuter. Le ghetto est un village dont il avait réussi à sortir. Mais à la gare, alors qu'il s'apprête à acheter un billet de train pour Cologne, la pièce de tissu qui doit orner les vêtements de tous les Juifs, l'étoile jaune de David, tombe de son portefeuille. Arrestation, prison, exécution...

La terreur ordinaire, l'ordre noir au quotidien, le supplice comme mode d'administration. Il relit cette fiche apposée par les autorités allemandes près du pont de bois qui enjambe l'avenue Zgienska : « Les Juifs désireux de se suicider doivent avoir en poche leurs papiers d'identité. Il est interdit de les empêcher de sauter. » Chaque jour, un suicide, un meurtre, un mourant s'écroulant dans la rue, un mendiant battu, un Juif humilié que l'on contraint à faire le saut de la grenouille. Peu de choses suffisent : un regard mal interprété, une attitude qui déplaît, un mot trop haut, un geste maladroit. L'image et les mots de cet officier allemand venu pour évacuer les malades de l'hôpital : « Les malades ne nous regardent pas. Que les Juifs crèvent enfin ! Ça nous est égal. Après tout ce sont uniquement les Juifs qui ont provoqué la guerre. »

Rythmée par les bruits sourds du train, la mémoire du passager divague. Vilna, la Jérusalem lituanienne, l'industrie textile et son commerce, la richesse de Lodz, toutes ces communautés qui vivaient ensemble, bon an mal an. Il se rappelle, presque mot pour mot, ce discours qu'il prononça devant d'anciens résidents de Lodz en mai 1941, lors d'une visite du ghetto de Varsovie : « Oui, je suis forcé de l'admettre, je ne me sentais pas du tout capable d'assumer le fardeau de conduire les Juifs de Lodz. Je pleurais, les larmes aux yeux je suppliais d'être déchargé de ce devoir. Je soutenais que ni ma santé ni mes facultés intellectuelles, ni même mon éducation ne m'avaient armé pour de telles affaires. Mais il n'y avait pas d'issue. J'étais forcé d'accepter cette responsabilité : même

si vous ne pouvez pas sauter, vous devez sauter. » Une obligation morale d'inspiration divine. Tout remonte comme une inexorable marée charriant débris et pourriture. Il frissonne, sa tête lui échappe, le sentiment de perdre toute maîtrise l'envahit. Ses yeux résistent aux larmes quand reviennent à son esprit les rumeurs qui couraient et s'amplifiaient de jour en jour, de bouche en bouche. La rumeur, cette peur insidieuse qui vous détruit de l'intérieur. Des hommes, des femmes, des enfants, des grabataires abattus dans un cimetière, dans une fosse, au détour d'une forêt ou encore en pleine rue. « Je vous assure, je l'ai vu. » « C'est certain, je vous le confirme. » Il a tant et tant écouté ces histoires, ces plaintes tragiques : « Des tirs résonnent et déchirent le silence de la nuit. Le sang coule tout près, dans le bois de Lagerwnicki. » Combien de fois l'a-t-il répété : « Cessez de répandre de fausses nouvelles ! » Pourtant, il le savait, souvent tout était vrai. Cette femme qui s'écroule abattue d'une balle dans la nuque, et dont le tueur fait les poches sans oublier de lui arracher sa chaîne dorée ! Vrai. Il était informé mieux que beaucoup. À Varsovie, à Vilna, plus de soixante mille personnes assassinées ! Vrai. À Baranowicze, vingt mille ! Vrai. Les chiffres n'ont plus de sens, la Pologne est sous la botte de fous sanguinaires. On lui a raconté qu'à Falenica, « on tue les bébés Juifs en les enfonçant dans le sable à coups de botte » ! Vrai. Jusqu'à l'étouffement, ces images effrayantes, lancinantes, obsédantes l'ont conduit à supporter l'insupportable. Le malheur l'a frappé sans l'abattre. Il a vacillé, mais à plus de 60 ans, il a gardé le cap. Ni la faim, ni les humiliations, ni les coups, ni les tueries n'y ont fait. Jusqu'au bout, il est demeuré à son poste. Il en est convaincu, il a tenu son rang, assumé sa fonction de Doyen des Juifs du ghetto de Lodz, accompli son devoir. Il s'est accompli.

Cette mission, c'est l'essence de sa vie. Et même si le chemin est pénible, épuisant, périlleux, ingrat, il se doit de guider son peuple. Il a toujours cette conviction ancrée au plus profond de son être. Pas question de suivre l'exemple d'Adam Czerniakow, le Président de la Judenrat, le Conseil juif de Varsovie, qui a choisi le suicide pour ne pas avoir à préparer la déportation des enfants du ghetto.

Le train avance dans la nuit. Destination inconnue. Le vieil homme sait qu'il s'achemine vers le sud. Direction Cracovie ou peut-être Czestochowa. Cette incertitude ne le trouble pas. Il n'y prête même pas attention, tant il est habité par cette foule de mendiants, de démunis, face à ces soldats sans humanité, le doigt constamment posé sur la détente de la mitraillette. Acteur, victime. Acteur reconnu, victime à peine privilégiée, témoin attentif et sidéré d'une injustice interminablement répétée, il n'a pas cessé de se débattre pour conserver la flamme de l'espoir. La vie contre la mort dans cette guerre

sans fin. Maintenir à tout prix une hallucinante lueur d'existence. Épuisé, il s'endort enfin, enveloppé par la chaleur de cette nuit d'été.

## Chapitre 2

### Prémices d'un centre d'intérêt

Éveil, réveil et sommeil sont indissociables. Cette mécanique mentale et physique pénètre et inspire mes états de conscience tout autant que les moments dominés par l'inconscient. Toute existence tient en partie de la capacité à rêver, à imaginer et à construire ses itinéraires. Entre imaginaire et réalité. Un peu par hasard, un peu par curiosité aussi, un peu enfin pour pallier un certain ennui – il est un âge où le temps s'écoule si lentement... –, je découvre un livre. Cette rencontre fortuite m'accompagne depuis ce jour de juillet 1968, année marquée par l'obtention, non sans mal, de mon brevet d'études de premier cycle (BEPC). En vacances avec mes grands-parents dans les Pyrénées, à Cauterets, petite ville thermale plantée en haut de l'étroite vallée du Gave, les journées se suivent et se ressemblent, rythmées par la cure thermale et les horaires fixes des repas, selon les règles de l'hôtel où nous séjournons.

Mais il y a aussi les livres, la lecture, cette ouverture à tous les horizons par les mots et par l'esprit. Dans cette petite et unique librairie de Cauterets, sous les arcades métalliques Arts déco, en face du Casino municipal, un titre attire mon attention : *L'Univers concentrationnaire*. L'auteur, que je ne connais pas, se nomme David Rousset. Je feuillette, survole la table des matières. Dix-huit petits chapitres pour un ouvrage à l'épaisseur tout à fait convenable. Des intitulés engageants : « Les ubuesques », « Les esclaves ne donnent que leur corps », « Les astres morts poursuivent leur course ». Le livre en main, je vais m'asseoir à deux pas du Casino. Je me lance dans une lecture attentive et intense, éprouvante, déroutante aussi par la nouveauté des faits et des situations décrites. Parfois, je lis et relis pour mieux comprendre ou mieux me souvenir.

Les heures passent si vite que j'en oublie presque le repas du soir. Pour mon grand-père, le respect des horaires ne souffre aucune exception. Dîner absorbé dans l'urgence, je reviens à mon livre. Les phrases s'enchaînent, plus fortes les unes que les autres. Les faits décrits me font découvrir des événements dont je n'ai qu'une très faible connaissance. Bien sûr, la Seconde Guerre mondiale, tout comme Hitler et les camps, je connais. Mais assez vaguement, presque confusément.

Ce petit ouvrage de deux cents pages me fait l'effet d'une révélation. L'étincelle au départ d'un feu qui va couvrir durant des années. Vision stupéfiante que celle de ce calvaire vécu par des millions d'hommes et de femmes. Je prends conscience que, à l'époque où mes grands-parents étaient quadragénaires, des individus étaient enfermés et maintenus dans des conditions d'avilissement inimaginables : « Le troupeau se presse dans la boue entre les hautes façades aveugles qui pèsent sur la nuit. » Des hommes transformés en animaux par la force et la violence qu'on leur fait subir. Des mots simples, directs, dépouillés. Un style facile pour un contenu impitoyable. Je suis par moments un peu sonné, assommé par tant d'horreurs, par le destin de ces personnages ballottés, frappés, recroquevillés, affamés, épuisés, au bord de la mort : Max le boulanger, Félix le Polonais, Marcel, Claude « cherchant à négocier une portion de saucisson », Roger « hâve et pâle, le regard terne », Nicolai, Yuri, Paul... Une galerie effrayante. Et un profond sentiment de compassion. Parfois même, un saisissement, une perte de raison, une plongée sensible en apnée au plus profond de l'émotion : « Le peuple des camps, c'est un monde à la Céline, avec des hantises kafkaïennes. » J'avais lu *Voyage au bout de la nuit* : un choc par la férocité des descriptions, par la brutalité de certaines expressions, mais rien de comparable avec le livre de David Rousset. L'épaisseur et le poids du témoignage, face au roman et à la fiction.

Face à cette incompréhensible folie, à cette histoire inconcevable, à cette « animalisation », une envie de savoir et de comprendre s'amorce. Pourquoi ? Comment est-ce possible ? L'irrépressible besoin de trouver des réponses s'enracine. Bien sûr, en 1968, durant ce bel été pyrénéen, entre le Pont d'Espagne, la Fruitière et les thermes de César, la conscience de ce déclic est impalpable, enfouie sans doute dans un recoin de mon inconscient. Rarement la conscience d'un itinéraire, plus encore ses débuts, se dévoile clairement un peu comme l'objectif d'un appareil photographique, il faut un temps de réglage.

Je m'engage en aveugle sur des chemins aléatoires. Sans le savoir, je m'embarque pour un long voyage dans le passé, au cœur de la grande catastrophe du xx<sup>e</sup> siècle avec, pour premier guide David Rousset, interné à l'âge de 31 ans à Buchenwald puis transféré à Porta Westfalica, kommando extérieur de Neuengamme, et enfin enfermé dans le camp central. À son retour, il prend la plume pour témoigner et transmettre. Humain, intelligent, sensible, accessible, raisonné, il offre une synthèse unique sur cet univers de haine et de violence. Ma première lecture ne me permet évidemment pas de tout comprendre, tant ma connaissance de l'Histoire est insuffisante. Mais, dans un coin de

mon cerveau et de mon cœur, cette première et initiatique lecture demeure impérissable.

« Le national-socialisme a élevé au niveau de mythes toutes les bassesses libérées par les tremblements de terre de la société allemande » : derrière ce séisme, la crise économique, la bestialisation de la société européenne issue de la guerre de 1914-1918, l'effroyable confrontation des idéologies, l'inférieure spirale du conflit et l'embrasement généralisé avec son cortège de tueries et de carnages. Pourtant, revenu de ce monde absurde, David Rousset donne une extraordinaire leçon de vie, reçue cinq sur cinq dans ma seizième année. Au cœur des ténèbres, il sut résister « à cette asphyxie mentale, multipliée par les violences des criminels qui sont le mal le plus dangereux des camps. Dans ce monde hiérarchisé à l'extrême, habité par la mort à tout instant, flottant entre puanteur et décomposition, peuplé de victimes et de bourreaux, de proies déchirées pour survivre, dans toutes les cités de cet étrange univers, des hommes ont résisté ». Ces dernières phrases m'ont toujours accompagné.

Inébranlable optimisme ! Indestructible volonté de vivre d'un homme souffrant de typhus et ne pesant plus que 40 kilos, qui écrit pour témoigner : « Il est trop tôt pour dresser un bilan positif de l'expérience concentrationnaire, mais dès maintenant, il s'avère riche... » Prise de conscience dynamique de la puissance et de la beauté du fait de vivre, en soi, brutal, entièrement dépouillé de toutes les superstructures, de vivre même au travers des pires effondrements ou des plus graves reculs. Mots de fin, rédigés en août 1945 !

Beaucoup plus tard, je lirai du même auteur *Les jours de notre mort*, puis des dizaines, des centaines de témoignages écrits pendant ou après les événements. De Robert Antelme à Jorge Semprun, d'Adam Czerniakow à Emmanuel Ringelblum, une liste, une bibliothèque. Mais c'est sans conteste *L'univers concentrationnaire* qui déclenche mon intérêt pour une époque et un siècle, marqués du sceau de l'horreur absolue. Les premiers éléments d'une géographie mentale souterraine naissent avec cet ouvrage. Couche après couche, comme par sédimentation, le socle prend corps et ne va pas cesser de s'étoffer et de se déployer. Impossible, à l'issue de cette lecture, de savoir que de Cauterets à Lodz s'engage un long itinéraire parsemé de livres, de films, de documentaires, de revues, d'articles. Une histoire se construit, à la manière d'une mosaïque improbable, pièce après pièce, un peu par hasard, surtout par une curiosité attisée au fil du temps dont le ressort profond ne cessera de m'interroger.

### **Chapitre 3**

#### **Les Allemands à Lodz**

Depuis la mobilisation générale décrétée par le gouvernement polonais le 30 août 1939 à 16 heures, le vieil homme du train, Chaïm Rumkowski, a un mauvais pressentiment. La situation empire. L'explosion approche. Dans la rue, par petits groupes, les habitants de Lodz échangent des informations, commentent, envisagent l'avenir. Certains souhaitent partir vers l'est, vers l'Union soviétique qui les protégera contre cette horde de nazis ; d'autres font le choix de Varsovie pour défendre la capitale contre les envahisseurs. Chacun y va de son plan, de son analyse, de sa stratégie. Lui, il écoute et se maîtrise, malgré son anxiété. Depuis longtemps, il est persuadé que la guerre va éclater. La vraie nature des nazis et de leur chef, Hitler, s'enracine dans la volonté de conquête et l'esprit guerrier. Le souffle germanique, pense-t-il, risque une nouvelle fois d'embraser l'Europe qui demeure depuis près de cent cinquante ans le champ privilégié de toutes les batailles. D'Austerlitz à la retraite de Russie, de la guerre de 1870 entre la France et la Prusse à la Première Guerre véritablement mondiale entre 1914 et 1918, il y a comme une tragique continuité : les blessures saignent encore, les rancœurs toujours vives alimentent les haines nationales, les morts et les invalides crient vengeance. L'heure du grand règlement de compte arrive.

Saisi par cette fatalité, Chaïm Rumkowski rejoint son domicile alors que la nuit commence à tomber. Nous sommes le jeudi 31 août. À 4 h 45 le 1<sup>er</sup> septembre, sans déclaration de guerre préalable, Varsovie, Cracovie, Grodno, Katowice subissent des bombardements aériens ; les chars et les troupes allemandes pénètrent sur les territoires polonais par la Prusse orientale, par la Tchécoslovaquie au sud, par la frontière nord et celle de l'est en direction de Lodz. Les forces en présence sont inégales. L'agresseur dispose de cinquante-quatre divisions, dont six de blindés, de plus de deux mille chars appuyés par quatre mille avions de combat. Face à cette puissante armada, les Polonais alignent trente divisions équipées d'un matériel désuet, onze brigades de cavalerie et une centaine de chars.

En quelques jours, les troupes polonaises sont mises en déroute. Varsovie, totalement coupée du reste du pays, résiste jusqu'au 28 septembre. Une fois de plus, la Pologne est envahie, occupée, découpée, partagée. Depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce petit pays tampon passe comme un jouet entre les mains des Germaniques et des Slaves, d'autant plus facilement qu'aucune frontière naturelle ne le protège. En ce mois de septembre, la

Wehrmacht, en un éclair, opère une nouvelle distribution du territoire. L'allié du moment, Staline, fort du pacte germano-soviétique signé le mois précédent, porte le coup de grâce à l'armée polonaise.

Le 1<sup>er</sup> septembre, les troupes alliées opèrent leur jonction à Brest-Litovsk. Ironie de l'histoire : une répétition de ce qui se passa vingt ans plus tôt avec la fameuse Paix de Brest-Litovsk, conclue en mars 1918, suite à la signature de l'armistice germano-russe du 15 décembre 1917. Fin unilatérale par le nouveau pouvoir bolchévique de la Triple Entente entre la France, la Russie et l'Angleterre ! La tactique d'abord, d'un côté comme de l'autre, pour reculer les échéances. Aux Soviétiques, est dévolue toute la partie est, derrière une ligne allant de Bialystok à Lwow, aux Allemands, le reste avec une zone comprenant Varsovie, Kielce, Cracovie. Cet ensemble prend le nom de « Gouvernement général » ; les régions de Lodz et de Poznań sont rattachées directement au Reich sous le nom de « Wartheland ». Tout s'enchaîne, à l'allemande. Le temps presse. L'urgence donne au mouvement son sens ; la vitalité du peuple aryen, sa supériorité, sa vocation à bâtir un monde nouveau s'expriment glorieusement.

Ces événements font l'objet de discussions animées et d'échanges contradictoires au Conseil de la communauté juive de Lodz, la Kehillah. Chaïm Rumkowski prend part au débat. À sa façon, avec acharnement. Les tensions ne le paralysent pas, au contraire il apprécie le combat verbal, plus encore s'il faut taper sur la table. Les divergences, il les appelle de ses vœux pour mieux les contrer, les attaquer, les réduire. Il assène les mots comme le bûcheron ses coups. Il lui faut convaincre, la subtilité n'est pas de saison, l'urgence fait loi. Toute sa vie – il est né en 1877 – il en a été ainsi. Se bagarrer pour vivre, batailler au quotidien pour gagner le droit de manger et la possibilité d'être reconnu ; il est engagé dans une marche enragée, acharnée, parfois cruelle, toujours âpre.

Issu d'une famille d'ouvriers pauvres de Vilna, il s'installe à Lodz à l'âge de 18 ans avec pour seul bagage une envie féroce de réussir. Sans autre formation que celle qu'il reçoit dans une école primaire religieuse, mais fort d'une expérience précieuse de la débrouille, il va de l'avant. Sa mobilité géographique lui a permis d'apprendre plusieurs langues : le russe, le polonais et même l'allemand. Très tôt, il s'associe et devient directeur d'une fabrique de velours. L'affaire prospère. Son sens de l'organisation et du commandement fait merveille.

L'enfant de Vilna rejoint la bonne société de Lodz. La bonne société juive de Lodz ! Il fait son trou. Il acquiert une position de notable dans cette ville champignon à l'explosion démographique permanente depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle : 20 000 habitants

environ en 1848, presque 250 000 en 1914. Une ville capitale au rayonnement européen pour la production textile. Le monde de Dickens version polonaise. Un univers entre opulence et misère, foyer de nationalités multiples, de cultures originales, de langues diverses : Russes minoritaires, force d'occupation jusqu'en 1914 ; Allemands bâtisseurs et jaloux de cette « Manchester polonaise ». Les Polonais, paysans libérés du servage en 1864, forment la masse ouvrière. Les Juifs, plus de 150 000 en 1910, habitent Lodz et occupent des fonctions intermédiaires. Beaucoup sont commerçants ou petits artisans. Seuls quelques-uns connaissent une ascension exceptionnelle.

Chaïm Rumkowski appartient à cette petite catégorie privilégiée. Mais tout est fragile. La Première Guerre mondiale et la crise économique ébranlent le bel édifice qu'il a construit avec patience et acharnement ; la faillite survient et réduit à néant les efforts accomplis. Rageur, il se rend en Angleterre. Il convainc ses créanciers de lui faire confiance et de lui prêter de fortes sommes d'argent. Il se bat avec énergie, ses paroles portent. Il a gagné. Une nouvelle fabrique de textile prospère sous sa direction, en Russie. Nouveau coup du sort, le vent vire au rouge, l'Empire tsariste s'effondre comme un château de cartes. Les bolcheviques, emmenés par Lénine, instaurent le socialisme et mettent en œuvre ses grands principes : nationalisation, expropriation, fin de la propriété privée, collectivisation.

Chaïm Rumkowski parvient pourtant à sauver une part de son patrimoine. Âgé de 40 ans, il retourne à Lodz, change d'activité et devient agent d'assurances. Frappé par le décès de sa deuxième épouse, toujours sans enfant, il consacre une bonne part de son énergie aux œuvres sociales de sa communauté. Il se dévoue notamment en faveur des orphelins. Cet engagement lui vaut le respect et la reconnaissance en même temps qu'il lui procure la satisfaction de donner un sens à sa vie.

Depuis toujours les enfants bénéficient de sa prévenance : colonies de vacances, création d'un orphelinat et même fondation d'une école agricole, tout est soigneusement pensé. Membre du parti sioniste, il voit dans ces enfants abandonnés le ferment du retour à la Terre promise. Là-bas, de l'autre côté de la Méditerranée, tout au sud, loin de ces mauvaises graines ukrainiennes, russes, allemandes, qui prolifèrent ici et couvrent cette Europe du Nord de très folles herbes.

Régulièrement informé de la situation des Juifs en Allemagne et en Autriche depuis l'arrivée d'Hitler en 1933 et l'*Anschluss* en 1938, il perçoit cette accumulation de signes comme le prolongement des convulsions de la Première Guerre mondiale. Toutes ces mesures de restrictions individuelles et professionnelles, toutes ces exclusions, toutes

ces expropriations, toutes ces discriminations au nom de l'aryanisation, visent un peuple, une religion, une culture : le judaïsme, les Juifs. Rien de vraiment nouveau.

Depuis des millénaires, les Juifs portent ce fardeau de l'hostilité et des haines. L'Église catholique romaine a longtemps su manier le sabre et le goupillon. Hier, la conversion salvatrice, par le feu s'il le fallait ; aujourd'hui, l'aryanisation libératrice par la concentration et peut-être l'élimination. Il ne veut pas y croire. Mais il ne se fait aucune illusion sur l'attitude des habitants de Lodz, qu'ils soient polonais ou allemands : le ressentiment ne tardera pas à s'exprimer. L'hostilité latente n'attendait que cette nouvelle occupation par le Reich pour éclater au grand jour. Les sermons dans les églises, les discriminations quotidiennes, les agissements mesquins ont préparé les excès de demain.

Chaïm Rumkowski a lu dans les journaux et entendu à la radio les comptes rendus des émeutes contre les Juifs dans la nuit du 9 au 10 novembre 1938. Une centaine de morts, assassinés parce que Juifs. Près de deux cents synagogues incendiées, des milliers de magasins pillés et plusieurs dizaines de milliers de personnes, toutes juives, envoyées en camp de concentration à Dachau, Sachsenhausen, Buchenwald ou Sachsenburg. L'affaire a fait grand bruit. La presse internationale s'en est saisie. Les chancelleries des pays européens, mais aussi de l'autre côté de l'Atlantique, ont réagi à ce déferlement de brutalités et de fureur par des déclarations et parfois même des protestations en bonne et due forme. Mais les belles déclarations résistent mal aux décisions et aux actions les plus funestes.

Tout ceci alimente en lui une certaine angoisse. Mais il ne perd pas espoir. Pas question de fuir comme le Président de la Kehillah, Jakub Minkberg, député au Parlement polonais. Pas d'abandon, à l'inverse de nombreux membres d'une intelligentsia apeurée et déboussolée. Être à disposition et saisir l'opportunité : ces deux appréciations de la situation guident son choix de rester.

Chaïm Rumkowski accepte la charge de Vice-Président de la Kehillah lors de l'élection du 12 septembre, quatre jours à peine après l'entrée des troupes du Reich à Lodz, rebaptisée par l'occupant Litzmannstadt, nom du général allemand de la guerre de 1914-1918. Un singulier présage que cet emprunt à une défaite polonaise célébrée !

Le 14 octobre, comme les autres membres de la Kehillah, Chaïm Rumkowski répond à la convocation impérative de la nouvelle administration allemande. L'annonce sèche et brutale de la dissolution du Conseil de la communauté juive, ainsi que de toutes les institutions communautaires, précède celle de la création du Conseil des anciens. Pas de vote, Chaïm Rumkowski est désigné Président de ce Conseil par le représentant d'Hitler,

avec pour titre « Doyen des Juifs ». Un avis est publié pour officialiser cette décision unilatérale. « Le Doyen des Juifs de la ville de Lodz, Rumkowski, a été nommé pour exécuter les ordres de l'administration allemande civile de la ville de Lodz, concernant les personnes de race juive. À cet égard il relève personnellement de moi. Pour accomplir cette tâche il est autorisé à ... 1) circuler librement dans les rues à toute heure jour et nuit ; 2) accéder au bureau de l'administration allemande ; 3) choisir un Conseil des anciens et le consulter ; 4) utiliser des affiches pour proclamer ses ordres ; 5) contrôler le rassemblement des détachements de main-d'œuvre juive. Chaque personne de race juive est obligée d'obéir, absolument aux ordres du Doyen Rumkowski. S'opposer à lui sera puni par la loi. » Cet avis est signé du commissaire de la ville Leister. Une consécration en plein désastre pour Chaïm Rumkowski. À 62 ans, il perçoit ce choix comme un honneur, une mission, une charge imposée par le Divin. Il ne veut pas savoir que sa nomination est également le résultat du hasard et de l'absence de Président de la communauté et de nombreux notables juifs.

Rien ne peut gâcher son plaisir. Il savoure. Beaucoup disent qu'il est né pour cela. D'autres rappellent qu'il est toujours prêt, sans discussion, à exécuter les ordres. Certains louent son exceptionnelle intelligence, sa capacité à comprendre vite, à trancher, son excellente mémoire. Quelques-uns le qualifient d'ambitieux. Le docteur Edward Reicher le connaît. Ils ont été voisins. Il est intervenu auprès de Rumkowski quand il s'occupait de l'orphelinat. Il ne mâche pas ses mots. « Rumkowski, celui-ci était atteint de la folie des grandeurs et d'une manie de la persécution. » Diagnostic médico-psychologique radical ! Il se rappelle avoir dans les années 1930 discuté avec lui de l'hitlérisme, de l'antisémitisme. « Il m'affirmait alors de façon étonnante que les persécutions raciales allaient au bout du compte permettre la création d'un État juif indépendant. » C'est assurément un autodidacte autocrate qui a tout appris par lui-même, combat après combat, dans les bons comme dans les mauvais jours. Son manque d'instruction, il le compense par un appétit de vie et une vitalité que les Allemands, experts en la matière, ne manquent pas de remarquer dès la première rencontre. En outre, il en impose : grand, costaud, carré, yeux bleus, cheveux blancs fournis, pas de barbe. Il fait plus aryen que certains grands dignitaires nazis, petits, falots, rabougris, aux yeux marron, presque insignifiants.

Un Juif présentable, vif et vigoureux qui avait l'avantage de maîtriser la langue de Goethe, mais aussi le polonais et le russe, le tout avec un fort accent lituanien, et bien entendu il parlait couramment le yiddish. Un atout non négligeable pour mener cette masse hétéroclite ! Même si chez le Juif, ainsi que le professent les nazis, la vivacité rime

souvent avec la perversité, le calcul cache la ruse, l'adhésion précède toujours la trahison. Hitler l'a dit et le répète : « Il faut libérer l'humanité de ce peuple qui, marqué du signe de Caïn, a erré sur le globe pendant des siècles et des millénaires... Ce corps de criminels organisés à l'échelle mondiale contre lequel avait combattu le Christ, le plus grand antisémite de tous les temps. »

Ni Chaïm Rumkowski ni ses maîtres allemands ne sont dupes. Lui, il va devoir se défendre pied à pied, chaque instant nécessitant vigilance et attention. Pour eux, rangés derrière Himmler, le chef des SS et de la police du Reich, ou encore derrière Hans Frank, le Gouverneur général de la Pologne, le Juif doit disparaître : il faut l'empêcher par son seul contact de transmettre son venin mortel au corps sain allemand.

La nouvelle donne s'engage dans le secret, le mensonge et les faux-semblants. Chacun campe sur ses positions, laissant à l'autre ses illusions. On ne croit que ce que l'on veut croire. Étrange arrangement de circonstance. La férocité du vécu et la force des images cisèlent l'imaginaire.

## Chapitre 4

### La force des images

Toute vie s'apparente à une longue route semée de ronces et jalonnée d'impasses et de brèches. On ne sait pourquoi certaines issues empruntées par le plus grand des hasards agissent comme une borne. Seul, à distance, le temps permet d'en saisir leur portée. Ainsi, l'année de mes dix ans, la diffusion d'un film de facture très classique entra dans ma mémoire et y demeura jusqu'à ce jour. Drame, amour, mélodrame, amour impossible. Un scénario enlevé avec rebondissements. Des personnages aux visages marqués par la tristesse et l'effroi, une femme-enfant à la beauté foudroyante, un camp de concentration et d'extermination. Ce film en noir et blanc, comme c'était souvent le cas alors, est intitulé *Kapo*. Réalisé par Gillo Pontecorvo, c'est une des toutes premières fictions consacrées à l'extermination des Juifs. Et c'est aussi mon premier film sur le sujet. Ému, touché à en pleurer, bouleversé par cette vision d'un drame humain et historique dont je méconnaissais tout, heurté par des images fortes et brutales, j'emmagasine cette œuvre cinématographique dans mon univers mental. Elle y est encore.

Je ressens alors avec beaucoup d'intensité les aspects tragiques et pathétiques de cette histoire. La petite Edith arrêtée, embarquée avec ses parents est déportée dans un camp en Allemagne ; elle voit sa famille nue, vouée à la mort. Je regarde avec effarement son visage crispé par la douleur, j'entends les cris étouffés de cette femme-enfant devenue adulte tout à coup, par obligation, par nécessité vitale.

Edith, nouvellement prénommée Nicole, fausse identité qui la sauvera en même temps qu'elle lui infligera une dépersonnalisation destructrice, va tout faire pour survivre : voler, mentir, se prostituer. Tout pour garantir sa survie, le statut de kapo, de garde des autres détenus, d'auxiliaire des Allemands, d'inférieur reconnu utile. Un chemin tout tracé vers la déchéance, vers l'abaissement au niveau de l'animal blessé et méchant. La vie de l'une passe par la mort des autres. Le cycle de l'enfer sur terre. L'arrivée d'un prisonnier russe, Sacha, joué par Laurent Terzieff, jeune et beau comme un dieu, héroïque, courageux, à la vaillance inouïe, à l'endurance sans limites, transfigure le personnage d'Edith. L'amour rédempteur à la Tolstoï. Les scènes finales brisent les dernières barrières de l'émotion : évasion collective, morts et cadavres par centaines, sacrifice de l'héroïne pour la cause commune. Un bouquet final de sentiments purs qui emplît de compassion, d'adhésion et même d'identification.

Tous les ingrédients pour semer le trouble chez un tout jeune adolescent : des Allemands qui vocifèrent des ordres, une langue de commandement, une langue de gueulard qui écorche les oreilles. Tout comme la musique du film, un clavecin grinçant, mécanique et métallique, aux notes binaires, impression obsédante d'un disque rayé. Impossible d'oublier les yeux sombres, ou apeurés, ou triomphants, ou éplorés de Susan Strasberg, ses cheveux longs de petite fille et ses cheveux courts de femme-enfant, son minois angélique de fillette et son visage fermé de kapo. Pour moi ce terme exprime le dévoiement des âmes, le durcissement des cœurs, l'affaiblissement des corps, l'épuisement des esprits et l'avalissement général. Plus tard, beaucoup plus tard, je retrouverai ce film dans le cadre d'une formation aux métiers du cinéma, au cours d'un débat sur la responsabilité morale du réalisateur. L'occasion de se rappeler les propos de Jacques Rivette dans les *Cahiers du Cinéma*, qui excommunia à jamais *Kapo* : « Chacun s'habitue sournoisement à l'horreur, cela rentre peu à peu dans les mœurs et fera bientôt partie du paysage mental de l'homme moderne, qui ne pourra la prochaine fois s'étonner ou s'indigner de ce qui aura cessé en effet d'être choquant. » Bref, la fiction banalise, pas de mélo sur les camps. « De l'abjection », titre Jacques Rivette. Exécution sans appel.

Serge Daney, fondateur de la revue *Trafic* et critique de cinéma reconnu du quotidien *Libération* dans les années 1980, reviendra sur cette analyse de *Kapo* et plus particulièrement sur ce travelling qui cadre et recadre une détenue se jetant sur les barbelés électrifiés : « Au fil des années, en effet, le travelling de *Kapo* fut mon dogme portatif, axiome qui ne se discutait pas, le point limite de tout débat. Avec quiconque ne ressentirait pas l'abjection du travelling de *Kapo*, je n'aurais définitivement rien à voir, rien à partager. » Gillo Pontecorvo dut souffrir de cette orthodoxie cinéphilique. Les gardiens du temple sévissent en tout lieu et en tout temps.

La réception d'une œuvre est toujours le résultat d'une alchimie complexe entre le créateur qui pense, veut, désire, construit, et le récepteur qui reçoit, perçoit, sent, ressent. De cette rencontre il peut ne rien advenir. Comme ces yeux qui se croisent dans le hall d'une gare, sans autre objet, sans autre prolongement que ce croisement. Mais cette mise en relation, souvent fortuite, et pour des raisons particulières et uniques, peut produire un déclic. Une sensibilisation. Une émotion. Avec son lot d'interrogations. Avec une ébauche de curiosité. Une envie de comprendre, d'aller plus loin. Bien entendu, cette étincelle n'est pas isolée, elle s'ajoute, elle complète, elle parfait les contours d'un univers mental, elle contribue à fixer les cadres d'un centre d'intérêt. Sans nul doute *Kapo* eut sur moi cet effet. Une secousse avec des contrecoups et un impact profond des

années durant, après cette amorce de deux heures de fiction de l'année 1962. À la fois si lointaine et si proche de Lodz.